

Thème n° 1 : Andreï Makine, *Le Testament français*, Le Mercure de France, 1995, p. 18-19 *Sujet du concours 2005*

C'est dans le courant de l'été suivant que nous vîmes, un jour, ma sour et moi, notre grand-mère pleurer... Pour la première fois de notre vie.

5 Elle était à nos yeux une sorte de divinité juste et bienveillante, toujours égale à elle-même et d'une sérénité parfaite. Son histoire personnelle, devenue depuis longtemps un mythe, la plaçait au-dessus des chagrins des simples mortels. Non, nous ne vîmes aucune larme. Juste une douloureuse crispation de ses lèvres, de menus tressaillements qui parcoururent ses joues, des battements rapides de ses cils

10 Nous étions assis sur le tapis jonché de bouts de papier froissés et nous nous adonnions à un jeu passionnant : en retirant des petits cailloux enveloppés dans des « papillottes » blanches, nous les comparions – tantôt un éclat de quartz, tantôt un galet lisse et agréable au toucher. Sur le papier étaient marqués des noms que nous avions pris, dans notre ignorance, pour d'énigmatiques appellations minéralogiques : Fécamp, La Rochelle, Bayonne ... Dans l'une des papillottes, nous découvrîmes même un fragment ferreux et rêche portant des traces de rouille. Nous

15 crûmes lire le nom de cet étrange métal: « Verdun »... Plusieurs pièces de cette collection furent ainsi dépouillées. Quand notre grand-mère entra, le jeu avait pris depuis un moment un cours plus mouvementé. Nous nous disputons les pierres les plus belles, nous éprouvions leur dureté en les frappant les unes contre les autres, en les brisant parfois. Celles qui nous paraissaient laides – comme le « Verdun », par exemple – furent jetées par la fenêtre, dans un parterre de dahlias. Plusieurs papillottes s'étaient trouvées déchirées

La grand-mère s'immobilisa au-dessus de ce champ de bataille parsemé de cloques blanches. Nous levâmes les yeux. C'est alors que son regard gris sembla s'imprégner de larmes -juste pour nous rendre son éclat insupportable.

20 Non, elle n'était pas une déesse impassible, notre grand-mère. Elle aussi pouvait donc être en proie à un malaise, à une détresse subite. Elle, que nous croyions avancer si posément dans la paisible enfilade des jours, glissait parfois, elle aussi, au bord des larmes [340 mots]

Thème N° 2 : Emmanuel Carrère, *L'Usage du « Monde »*, P.O.L – *Le Monde* 2002, 3-4

5 Au kiosque de la : gare, avant de monter dans le train, tu as acheté *Le Monde*. C'est aujourd'hui que paraît ma nouvelle, je te l'ai rappelé ce matin au téléphone en ajoutant que ce serait une excellente lecture de voyage. Tu as répondu que trois heures, c'était un peu beaucoup pour une nouvelle et que tu emporterais un livre aussi. Pour ne pas éveiller tes soupçons, j'ai reconnu que oui, sans doute, ce serait plus sage, mais maintenant je te parie que quel que soit ce livre tu ne l'ouvriras pas.

10 Tu as pris ta place, regardé les gens s'installer. Quelqu'un doit s'être assis à côté de toi : homme ou femme, jeune ou vieux, agréable ou non, je n'en sais rien. Tu as attendu que le train démarre pour ouvrir le journal, comme on fait quand on a du temps devant soi. Murs tagués le long de la voie ferrée, trouée vers le sud, sortie de Paris. Tu as parcouru la première page, la dernière où il y a un baratin sur moi, puis tu as pris le cahier central, tu l'as déplié, découpé, replié, j'espère que tu n'as pas piqué de phrases au vol. Maintenant tu commences à lire.

Drôle d'impression, non ?

15 Ce qui est drôle, d'abord, c'est que tu ne sais rien de cette histoire. Nous étions au bord de la mer ensemble quand je l'ai écrite, mais je n'ai pas voulu te la montrer. Je t'ai dit, évasivement, que c'était plus ou moins de la science-fiction. A première vue, cela fait plutôt penser à ce roman de Michel Butor, *La Modification*, qui se passait dans un train et qui était écrit à la deuxième personne. Je suppose que parmi les lecteurs arrivés jusqu'ici certains y ont déjà pensé. Mais tu es trop étonnée, toi, pour penser à Michel Butor. Tu réalises qu'en fait de nouvelle je t'ai écrit une lettre que 600 000 personnes, c'est le tirage du Monde, sont invitées à lire par-dessus ton épaule. Tu es touchée, peut-être aussi un peu mal à l'aise. Tu te demandes où je veux en venir.

20 Je te propose un truc. A partir de maintenant, tu vas faire tout ce que je te dirai. A la lettre. Pas à pas. Si je te dis : arrête de lire à la fin de cette phrase et reprends seulement dans dix minutes, tu arrêtes de lire à la fin de cette phrase et tu reprends seulement dans dix minutes. C'était un exemple, ça ne vaut pas. Mais sur le principe, tu es d'accord ? Tu me fais confiance ? [431 mots]

Thème N° 3 : Denis Guedj, *Le théorème du perroquet*, Editions du Seuil 1988 et 1997, 20-22

Trente-trois ans et trois mètres quarante de long à eux deux. Jonathan, l'aîné, Léa, la benjamine, à deux minutes trente près. A cet ordre d'arrivée – ou de départ ils devaient celui de leur nom couplé : Jonathan-et-Lea, « J-et-L ».

5 Ces deux minutes trente de retard qui l'avaient faite seconde. Léa n'eut de cesse de les rattraper. En chaque occasion elle voulait être la première. Elle y parvenait généralement. Quant à Jonathan, qui n'avait pas demandé de commencer la paire, il se satisfaisait de cet avantage originel.[...].

10 Jonathan-et-Léa se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, c'est-à-dire que, comme elles, ils ne se ressemblaient pas du tout. Impossible d'être si semblables et si différents à la fois. Ils étaient le « même », mais sous des emballages différents. Seuls leurs yeux étaient identiques. Personne n'aurait pu différencier ceux du frère de ceux de la sœur. Ils avaient de grands yeux, du bleu pâle des jeans délavés.

15 Léa, cheveux courts, jeans et blouson, débardeur et teeshirt, tennis, Nike ou Doc Martens. Des seins petits et durs. Le visage jamais maquillé, mais les cheveux toujours colorés. Perrette avait beau lui dire que la teinture tuait les cheveux, elle n'en continuait pas moins de parcourir les nuanciers les plus extravagants, changeant de couleur au fil des semaines. La souplesse d'une liane, la finesse d'une ligne. Euclide aurait dit d'elle qu'elle était « une longueur sans largeur ».

20 Jonathan portait les cheveux longs bouclés des années soixante, des habits amples et une boucle d'or à l'oreille droite. Il n'avait jamais froid, n'était ni petit ni frêle. Il avait eu des boutons sur le visage, mais n'en avait plus. Sauf un, sous le menton, qu'il titillait quand quelque chose n'allait pas. Il avait les mains soignées, pas de fesses et un dos droit. Il n'était pas épais mais large. avec le torse d'un écran 16/9^{ème}. Euclide aurait dit de lui qu'il était une surface, parce qu'il avait « seulement longueur et largeur ».

Et la profondeur ?

25 C'est à Max que la famille Liard la devait. Tout en rondeur, un front large comme une autoroute, cerné par un casque de cheveux bouclés et fortement cuivrés. Un peu plus, il était roux. Il avait de tout petits yeux noirs. Deux boulets d'anthracite. Un plissement du front les faisait presque disparaître. Mais qu'ils brillaient ! Etonnamment musclé pour son âge. Cela l'empêchera de grandir, annonçaient les Pythies asthmatiques de Montmartre, lorsqu'elles le croisaient dans la côte de la rue Lepic.

Cette bouille, pourtant, baignait dans une gravité qui surprenait, et qui parfois mettait mal à l'aise, car elle renvoyait chacun à ses superficielles agitations. Il faisait montre d'une assurance qui décontençait son entourage.

30 Et Euclide, qu'aurait-il dit de lui ? Ben... qu'il était un *solide*. Max ne possédait-il pas tout la fois « longueur, largeur et profondeur » ? Solide, donc. Mais aussi follement aérien. [466 mots]

Thème N° 4 : Michel Tournier, *Le Medianoche amoureux*, Gallimard, 1989, 99 -101

5 M. Capolini m'accueillit avec l'empressement d'un professionnel flatté qu'un ignorant de marque vienne de Paris s'instruire auprès de lui. Au demeurant il parlait si bien et si brillamment des feux d'artifice qu'il paraissait par moments devenir lui-même un feu d'artifice. j'ai rencontré plus d'une fois cette sorte de contamination totale d'un homme par sa profession, charcutière sculptée dans du saindoux, paysan pétri de terre et defumier, banquier semblable à un coffre-fort, cavalier au rire hennissant. Les mains de Capolini devenaient à tout moment fusées, bouquets, fontaines de feu ou soleils tournovants. Ses yeux paraissaient sans cesse éblouis par quelque déploiement féérique.

10 — Etrange et admirable artisanat ! s'exclamait-il, dont la matière première est l'explosion. [...] Et cette explosion, nous nous en rendons maîtres pour la déplacer dans l'espace et la différer dans le temps. Nous composons un mélange détonant qui, au lieu d'exploser ici et maintenant, explosera là-bas et plus tard. Par exemple à Paris, la veille du 14 Juillet. Mais ce n'est pas tout. Ce déplacement externe dans le temps et l'espace doit aussi revêtir une dimension interne : la fusée doit inscrire sa trajectoire dans le ciel, et pour cela son explosion doit s'étirer sur plusieurs secondes. Voyez-vous, monsieur, toute la pyrotechnie se ramène à une lutte contre le hic et nunc. Différer et déployer, tels sont les deux impératifs de l'art pyrotechnique.

15 Il me fit sortir de son bureau pour parcourir avec moi un curieux village de maisonnettes construites en matériaux légers.

— L'explosion hic et nunc, ici et maintenant poursuivait-il, ce serait tout simplement l'accident, la catastrophe. Et si par malheur elle se produisait, tout est fait pour limiter ses effets autant que faire se peut. Voyez ces ateliers. La moindre déflagration les ferait voler en éclats. Et comme vous pouvez le constater, les
20 équipes sont réduites à leur plus simple expression deux hommes, jamais plus. Vous n'avez sur vous ni allumettes ni briquet ?

— Non, je ne fume pas.

— Excusez-moi, c'est notre règle d'or. L'équivalent de la règle du silence à l'abbaye de la Trappe.

Il pousse une porte et nous entrons dans l'un des ateliers. Il y a de grosses boîtes métalliques remplies de poudres
25 diverses, des fagots de tubes en carton, des pots de colle, des rouleaux de papier. Et deux hommes en blouse grise assis l'un en face de l'autre à une table qui se livrent au travail le moins sérieux du monde à l'aide de doses qui ressemblent à des petites cuillers, ils versent dans un ordre évidemment déterminé des faibles quantités de poudres dans des tubes dont l'une des extrémités est étranglée. Une dose de poudre grise, une rondelle de carton, une dose de poudre verte, une rondelle, une dose de poudre noire, etc.

30 Capolini évoluait dans la pièce avec l'élégante désinvolture d'un dompteur parmi ses fauves. [470mots]

Thème N° 5 : Eric-Emmanuel Schmitt, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Albin Michel, 2001, 57 - 61

Une après-midi, alors que j'avais ouvert toutes les fenêtres pour faire partir les odeurs d'acrylique, une femme entra dans l'appartement. Je ne sais pas pourquoi, mais à sa gêne, à ses hésitations, à sa façon de pas oser passer entre les escabeaux et d'éviter les taches sur le sol, j'ai tout de suite compris qui c'était.

J'ai fait celui qui était très absorbé par ses travaux.

5 Elle finit par se racler faiblement la gorge.

J'ai joué la surprise:

— Vous cherchez ?

— Je cherche Moïse, a dit ma mère.

C'était curieux comme elle avait du mal à prononcer ce nom, comme s'il ne passait pas dans sa gorge.

10 Je me paie le luxe de me foutre de sa gueule.

— Vous êtes qui ?

— Je suis sa mère.

La pauvre femme, j'ai de la peine pour elle.

15 Elle est dans un état. Elle a dû sacrément se faire violence pour arriver jusqu'ici. Elle me regarde intensément, essayant de déchiffrer mes traits. Elle a peur, très peur.

— Et toi qui es-tu ?

— Moi ?

J'ai envie de me marrer. On n'a pas idée de se mettre dans des états pareils, surtout treize ans après.

— Moi, on m'appelle Momo.

20 Son visage, il se fissure.

J'ajoute en rigolant:

— C'est un diminutif pour Mohammed.

Elle devient plus pâle que ma peinture des plinthes.

— Ah bon ? Tu n'es pas Moïse ?

25 — Ah non, faut pas confondre, madame. Moi, c'est Mohammed.

Elle ravale sa salive. Au fond, elle n'est pas mécontente.

— Mais il n'y a pas un garçon, ici, qui s'appelle Moïse ?

30 J'ai envie de répondre : Je ne sais pas, c'est vous qui êtes sa mère, vous devriez savoir. Mais au dernier moment, je me retiens, parce que la pauvre femme n'a pas l'air de bien tenir sur ses jambes. À la place, je lui fais un joli petit mensonge plus confortable.

— Moïse, il est parti, madame. Il en avait marre d'être ici. Il n'a pas de bons souvenirs.

— Ah bon ?

Tiens, je me demande si elle me croit. Elle ne semble pas convaincue. Elle n'est peut-être pas si conne, finalement.

35 — Et quand reviendra-t-il ?
— je ne sais pas. Lorsqu'il est parti, il a dit qu'il voulait retrouver son frère.
— Son frère ?
— Oui, il a un frère, Moïse.
— Ah bon ?
40 Elle a l'air complètement déconcertée.
— Oui, son frère Popol.
— Popol ?
— Oui, madame, Popol, son frère aîné !
Je me demande si elle n'est pas en train de me prendre pour un demeuré. Ou alors elle croit vraiment que je suis
45 Mohammed ?
— Mais je n'ai jamais eu d'enfant avant Moïse. Je n'ai jamais eu de Popol, moi.
Là, c'est moi qui commence à me sentir mal. [453 mots]

Thème N° 6 : Vincent Ravalec : *L'effacement progressif des consignes de sécurité* © Flammarion, 2001

5 *1. La tempête gagna Paris à l'aube du dimanche 27 décembre, le lendemain de Noël, avec des vents soufflant jusqu'à 180 km/h, arrachant plus d'arbres et causant plus de dégâts qu'aucun cataclysme passé dont les mémoires auraient gardé la trace. Le jour ne se levait pas, le ciel restait noir. Pourtant personne ne s'affola ou ne crut aux prémices d'une quelconque apocalypse. Météo France, qui avait sousestimé l'ampleur du phénomène, assurait que cela ne durerait pas.*

2. Le spectacle que je distingue par la fenêtre est hallucinant. La rue est quasi déserte. Il y a juste ces deux femmes qui avançaient l'une vers l'autre, chacune avec un chien, un parapluie, noir d'un côté et de plusieurs couleurs de l'autre et le chien de l'une a bondi sur l'autre et est en train de le dévorer. Rien que ça. J'ai beau voir la scène en plongée, c'est épouvantable de férocité.

10 Du coup je bredouille dans le téléphone : C'est fou, c'est fou ! Il y a un pit-bull qui est en train de tuer un caniche.
Ne comprenant rien mon assistante brame : Pardon ? Qu'est-ce que vous dites Gentil Patron ?
En bas les femmes crient et même à travers le double vitrage j'entends les hurlements, et là, soudain, dans une série d'éclaboussures, une voiture arrivant au ralenti pile.
Ses feux stop s'allument brutalement.

15 Quelqu'un — chauve, rasé, je vois la tache blanche de son crâne — jaillit et bondit vers le coffre, l'ouvre, et cet homme qui court, comme une apparition surgie d'un enfer de magasin de bricolage, tient un marteau à la main — C'est sidérant, je souffle dans le téléphone, sidérant ! — et passe derrière le pit, attrape le collier du fauve et de l'autre main lui fracasse le crâne entre les deux yeux, en tapant plusieurs fois, comme un boucher abattrait son mandrin, en hurlant aussi, d'un cri de lutteur au bout de ses potentiels et je fais ho, ho, ho, et j'ai un début de quinte,
20 tout devient noir.
J'ai peur d'avoir un malaise.
Je suis presque obligé de me cramponner à la tablette sur laquelle est posé mon fax-répondeur [...].
J'ai déjà eu un étourdissement bizarre deux semaines avant, sur le boulevard circulaire de la Défense, comme si l'espace d'une minuscule fraction de seconde quelqu'un là-haut avait éteint l'ordinateur. [398 mots]